

# É D I T O R I A L

## *L'âme ou l'esthétique du Visage*

Dans notre culture occidentale, la présence du *visage*, par opposition au *paysage*, c'est-à-dire au monde que le regard découvre, est exceptionnellement forte dans la mesure où, pour la religion chrétienne qui s'est imposée en Europe, le créateur a fait la créature à son image. Le visage de l'homme est donc investi d'emblée de la présence du transcendant. L'ensemble de la peinture médiévale reconnaît dans le visage humain le visage du Christ. La tradition philosophique pour sa part, quoique de façon différente, a renforcé cette suprématie du visage en l'associant à l'idée de beauté. La culture grecque avait déjà magnifié le corps humain, celui du *kouros* et de la *korè*, le jeune homme et la jeune fille idéalisés. Mais le courant platonicien, et, au-delà de lui, le néoplatonisme, ont insisté sur ce que j'appellerai « le visage de la beauté ».

En effet, pour Platon, le visage n'est pas seulement le reflet de l'âme à travers le regard qui se pose sur lui. Il est la manifestation de l'idée, invisible, de la beauté. Cela explique pourquoi Socrate parle avec une pointe d'humour de sa laideur : on raillait à Athènes ses yeux exorbités, son nez camus, et sa ressemblance avec la tête de Silène. Mais Platon, par la bouche d'Alcibiade dans *Le Banquet*, indique que, sous les traits grossiers du satyre qui avait élevé Dionysos, on peut découvrir, avec sa sagesse, la beauté de l'âme de Socrate : l'homme est semblable à ces statues grotesques qui, ouvertes par leur milieu, contiennent des figures de dieux !<sup>1</sup>. Le visage pourrait ainsi, par contraste, révéler un être intérieur dont l'essence est belle. Platon va cependant plus loin. Il émet l'hypothèse que l'âme de l'homme est belle dans la mesure où elle reflète l'idée qui l'anime, l'idée de Beauté et, à la source de celle-ci, l'idée de Bien.

Car la Beauté, que Socrate qualifie d'*ekphanestaton*, ce qu'il y a de « plus lumineux », n'est autre que l'éclat du Bien. La langue grecque autorise cette identification. Le terme d'*idea*, dont nous tirons le mot français « idée », est issu d'une racine indo-européenne présente dans le latin *video*. Cette racine a donné le mot « vision » et le mot « visage », car le *visage* d'une personne est la partie du corps dont on a la *vision* immédiate parce qu'elle se présente à nous comme un *vis-à-vis*. Mais quand nous regardons un visage, ce visage qui à son tour nous regarde, l'échange des regards produit une reconnaissance mutuelle. Quel que soit mon sentiment à son égard, je ne regarde pas un visage humain comme je regarde une table ou une chaise, ni même comme je regarde un portrait, lequel peint pourtant un visage humain. Dans le regard que je porte sur autrui, il y a la réponse muette à l'attente de ce visage que je reconnais comme autre tout en le faisant mien, car c'est le visage d'un être humain. L'animal n'a pas de visage, il a un mufle, un groin ou un museau, mais pas un visage d'où vient percer un véritable regard.

Le visage humain exprime ainsi la beauté de l'idée d'homme dans sa manifestation *sensible*, alors que l'idée abstraite d'homme, entendons l'humanité, est une réalité non sensible, mais *intelligible*. Nous devons reconnaître dans le visage qui appelle cette reconnaissance, comme l'a montré Emmanuel Levinas, la dimension invisible de

<sup>1</sup> Platon, *Le Banquet*, 215 a - 217 a.

l'humanité qui, en chacun de nous, nous dépasse. Telle est la fonction accordée à la beauté. Image visible de l'invisible, le visage autorise la transgression métaphysique vers autre chose qu'une face trouée de deux yeux, tel un masque, et affublée d'un nez au-dessus d'une bouche à la denture bien alignée.

C'est ce qu'enseigne la peinture occidentale classique, en premier lieu dans le portrait, qui a été fascinée par l'au-delà d'un regard et d'un sourire. Que dit en effet Mona Lisa au spectateur qui la contemple, sinon le mystère d'un tracé visible qui renvoie à une forme invisible ? Léonard peint directement l'âme, il le dit lui-même dans ses *Carnets*, et l'âme, comme déjà le corps humain, dévoile la beauté du monde. On pense au dessin de l'homme aux proportions idéales inscrit dans un cercle, avec la devise « *Obstinato Rigore* », que l'on appelle l'Homme de Vitruve<sup>2</sup>. Mais si le visage de l'homme cesse d'être pensé comme l'image d'une beauté supérieure, le portrait tend à disparaître de la représentation artistique car on ne peut peindre ce qui n'est que le reflet de sa propre image. Il reste alors à déformer, à déconstruire ou à détruire le visage et, en même temps, à renoncer à la beauté. Ce sera le cas des portraits cubistes depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle, puis des tentatives des écoles figuratives ultérieures : on songe à Fautrier, avec les figures brisées de ses *Otages*, ou à Warhol avec les sérigraphies de Marilyn qui occultent l'unité de son visage au profit de sa reproduction indéfinie. Le visage ayant perdu son *aura*, comme l'œuvre culturelle de la tradition selon Walter Benjamin, l'art contemporain n'hésite pas à en décomposer les traits pour les recombinaison différemment, comme les pièces d'un puzzle, pour aboutir à une image qui n'est plus un visage et qui ne renvoie qu'à elle-même.

Le visage n'est pas aujourd'hui l'épiphanie de la beauté, du moins dans la peinture et les arts plastiques, et ne dévoile plus visage de l'Idée, pour Platon, le visage du Christ, pour Raphaël, ou le visage de Dieu, pour Levinas. Pourtant, les hommes et les femmes d'aujourd'hui restent préoccupés par le visage qu'ils présentent aux autres comme à eux-mêmes. L'expérience du miroir, – « Miroir, mon beau miroir... » – est le plus souvent cruelle. Meurtri par les tourments de la vie, chacun cherche à faire « bon visage » et à modifier son apparence pour obtenir la reconnaissance de ce qu'il est, ou croit être. Une femme fera appel à la chirurgie esthétique pour changer ce que les autres voient d'elle. Plus que sur son corps, c'est avant tout sur son visage – cette harmonie des yeux, du nez des lèvres et des dents – que sont gravés les signes du temps. Si elle se risque à une opération, c'est dans la mesure où le visage qui est le sien ne correspond plus à l'idée qu'elle a d'elle-même et qui, dans son exigence, se situe au-delà de ce qu'elle voit.

L'esthétique, qui relève du domaine du sensible, révèle ainsi toujours, par la grâce du pinceau ou du scalpel, cette beauté secrète qui apporte au visage la touche ultime du sourire.

Jean-François MATTÉI.

Professeur émérite de l'université de Nice.

Membre de l'Institut universitaire de France.

Dernier ouvrage paru :

*Philosophie de la chirurgie esthétique, une chirurgie nommée désirs*,  
aux éditions Odile Jacob

*Les opinions émises n'engagent que leurs auteurs.*

<sup>2</sup> Léonard de Vinci, *L'homme de Vitruve*, vers 1490, Venise, Galleria dell' Accademia.